

BOUCHRA OUIZGUEN / CARTE BLANCHE



Jerada

15 - 18 novembre 2018

Centre
Pompidou



47^e édition

« Des peaux traversées par la vie »

Entretien avec Bouchra Ouizguen

Avec votre compagnie constituée de femmes Aïtas et Laabates, dépositaires d'une tradition vocale et corporelle, vous développez une création performative issue de la culture populaire marocaine. Qu'est-ce qui vous a menée au déplacement, à la fois géographique et artistique, que représente cette collaboration avec Carte Blanche, la compagnie nationale norvégienne de danse contemporaine ?

Hooman Sharifi, directeur artistique de Carte Blanche, me sollicitait depuis deux ans. Sa détermination a eu raison de ma prudence et une relation de confiance s'est tissée entre nous. Il a accepté mes conditions et m'a offert entière liberté quant à l'esthétique et au propos. Sa prise de risque m'a déplacée, j'y suis allée. Ce projet, une exception aujourd'hui dans mon parcours, a mis à l'épreuve mes certitudes et mes *a priori*, a créé un nouvel espace de rencontre avec l'autre.

Lors du travail avec Carte Blanche, le cercle a surgi comme une évidence. Tournement, rotation en orbite, autour des autres et sur son axe. Qu'est-ce que le cercle pour vous ? Et la spirale ? Deux figures chorégraphiques chargées de symboliques multiples.

J'ai convoqué le cercle et la course comme mouvements primaires, archaïques. Ils invitent à un retour en enfance : courir, tourner autour d'un objet ou de l'autre, tourner sur soi. La spirale m'évoque un infini, un éternel recommencement tout autant qu'un « hors de soi ». Depuis nos premiers pas, on ne se lasse pas de ça. Il s'agissait pour moi de trouver un endroit dont les danseurs n'ont aucune représentation, de quitter une forme et de convier en eux cette énergie du jeu, une certaine innocence ou une spontanéité de l'enfance. Dans cette idée du cercle, plus la pièce se joue, plus on assiste à une mutation qui m'intéresse. La pièce est écrite de telle sorte qu'elle est constamment en évolution et la forme devient un espace de jeu pour le danseur.

Vous qui cherchez constamment des espaces de liberté, quels sont-ils ici ?

Je cherche à déjouer les conditionnements, le connu. J'ai refusé d'entrer dans un vocabulaire, une manière de faire, un système relationnel. Je ne suis pas arrivée avec quelque chose d'écrit mais avec le désir de me, de nous perdre. Je suis heureuse quand je suis perdue.

La perte de repères, d'une technicité, d'un vocabulaire laisse place à une vulnérabilité nouvelle. Toute la pièce se situe dans cette tension entre la figure et le désir constant de dépasser la figure. Comment faire surgir l'au-delà de la danse ? Qu'est-ce qui nous échappe ? Cela donne lieu aujourd'hui à des qualités de mouvements qui ne sont pas surjoués, à des visages délestés des rôles, à des peaux traversées par la vie. Pour certains, ça affleure, pour d'autres, ce qui est plus enfoui émerge au fil des représentations.

Le vêtement tient une place importante dans *Jerada*. Il déplie des sens nouveaux : identité multiple et interchangeable, mascarades dont on se pare ou corps caché, masqué, censuré. Lorsque dans la pièce, un homme seul croule sous les habits qu'on lui jette, il pourrait être un vagabond, un migrant, que l'on affuble d'une identité faussée, de nos préjugés. Que représente-t-il pour vous ?

Il représente à la fois ce que vous citez mais aussi une scénographie et des personnages. Le vêtement n'est jamais un costume pour moi, je le choisis souvent simple. C'est à la fois un surplus et ce dont on se déleste, un perpétuel mouvement humain et vain. Le vêtement est ce qui nous annonce ou nous trompe. Il est tout à la fois mensonge et vérité.

Vous avez collaboré avec le groupe Dakka Marrakchia Baba's Band, issu d'une tradition musicale et chantée typique de Marrakech : la Dakka Marrakchia, d'inspiration soufie, une musique au rythme codifié débutant lentement puis s'accéléralant jusqu'à un final exalté, que l'on pourrait qualifier d'extatique. Cette musique est jouée durant les célébrations de l'Achoura. Que représente-t-elle dans *Jerada* ?

Lorsque les danseurs de Carte Blanche sont venus au Maroc, j'ai invité les musiciens du groupe à partager une soirée avec eux. Je souhaitais que les Norvégiens rencontrent la nuit Marrakchi et des artistes qui ont d'autres pratiques du corps, du chant et d'autres manières de vivre le groupe. Les musiciens avaient préparé un vrai repas, c'était beau. Alors que le cœur d'une vingtaine d'hommes de tous âges chantait, j'ai convié les danseurs à improviser. La bande son du spectacle est l'enregistrement intégral de ce qui a eu lieu ce soir-là. Il s'agit d'un chant dans la plus pure

tradition, d'une empreinte spirituelle très forte, un poème. J'avais en tête de travailler dessus un jour, ils se sont retrouvés.

Que raconte le chant ?

Il est question ici d'instruments, de voix, de peau, de terre, d'oiseaux, de chants. La *Dakka Marrakchia* est pour moi plus qu'une simple musique. Son écoute demande du temps, de l'attention, mérite que l'on s'y perde. Et si l'on n'y parvient pas, la *Dakka Marrakchia* s'en charge pour nous. La musicalité, que j'ai vue peu à peu disparaître dans mon parcours de danseuse pour laisser place au mouvement, comme s'il devait être indépendant de celle-ci, est ce qui, depuis l'enfance, me fait danser. Celle que j'ai choisie pour *Jerada* est une musique ni traditionnelle ni contemporaine puisqu'elle vit au-delà du temps.

Considérez-vous avoir mené ces danseurs contemporains sur vos terres d'inspiration ?

La rencontre ne se situe pas sur le lieu de mes origines. Je ne travaille ni sur l'identité ni sur l'héritage. Mes débuts en danse se sont faits au Maroc sans dénomination, sous d'autres formes, sur d'autres scènes. Je ne me soucie pas des influences, d'où ça part, d'où ça vient. Je crée sans craindre la confrontation des esthétiques, il n'y a pas d'opposés.

Vos précédents spectacles portaient des noms d'animaux, en français ou en berbère : *Ottof* (fourmi), *Corbeaux*. Pourquoi *Jerada*, la sauterelle ?

Petite, lorsque la pluie ne venait pas et que les sauterelles arrivaient, nous chantions. Cette chanson liée à l'enfance m'habite encore. Et il y a aussi, dans cette pièce, un profond désir d'envol.

Propos recueillis par Mélanie Jouen

Bouchra Ouizguen

Bouchra Ouizguen est une danseuse et chorégraphe marocaine née en 1980 à Ouarzazate. Elle vit et travaille à Marrakech où elle s'engage depuis 1998 à développer une scène chorégraphique locale. Autodidacte et danseuse orientale dès l'âge de seize ans, elle crée ses premières pièces expérimentales telles qu'*Ana Ounta* ou *Mort et moi*. Co-fondatrice de l'association Anania en 2002, avant de fonder sa Compagnie O en 2010, elle collabore avec Mathilde Monnier, Bernardo Montet, Boris Charmatz, Julie Nioche et Abdellah Taïa. Elle crée en 2014 *Corbeaux*, pièce-sculpture pour dix-sept danseuses, et en 2015 *Ottof*, pour quatre danseurs – deux pièces présentées au Centre Pompidou avec le Festival d'Automne à Paris.

Jerada

Chorégraphie, **Bouchra Ouizguen**

Avec Caroline Eckly, Irene Vesterhus Theisen, Noam Eidelman Shatil, Olha Stetsyuk, Dawid Lorenc, Mathias Stoltenberg, Harald Beharie, Adrian Bartczak, Ole Martin Meland, Daniel Mariblanca, Timothy Bartlett, Guro Rimeslåtten, Aslak Aune Nygård, Chihiro Araki, Anne Lise Rønne
Lumières, Eric Wurtz
Costumes, Bouchra Ouizguen
Son, Bouchra Ouizguen
Musique, Dakka Marrakchia Baba's Band

Production, Carte Blanche – The Norwegian National Company of Contemporary Dance
Coproducteur, Compagnie O
Production de la tournée française, Festival d'Automne à Paris
Coralisation Les Spectacles vivants – Centre Pompidou (Paris) ; Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de l'Ambassade de Norvège à Paris
Spectacle créé le 9 février 2017 au Norwegian National Opera & Ballet (Oslo)



Durée : 1 heure

Rencontre avec Bouchra Ouizguen et Annabelle Bonnéry, directrice artistique de Carte Blanche – The Norwegian National Company of Contemporary Dance

Vendredi 16 novembre à l'issue de la représentation
Modérateur : Florian Gaité

Bouchra Ouizguen au Festival d'Automne à Paris

2015 : *Ottof* (Centre Pompidou)
2016 : *Corbeaux* (CND Centre national de la danse / Centre Pompidou / Théâtre de Choisy-le-Roi / Nouveau théâtre de Montreuil, centre dramatique national / T2G – Théâtre de Gennevilliers / Musée du Louvre – Cour Carrée)

Partenaires média du Festival d'Automne à Paris



festival-automne.com – 01 53 45 17 17
centrepompidou.fr – 01 44 78 12 33

Photo : © Arash A. Nejad / Carte Blanche

